

l'ombre projetée par un groupe de maisons basses.

Les difficultés commençaient. Ces constructions rustiques semblaient abandonnées, car aucun bruit ne s'en échappait, et on n'y voyait briller aucune lumière.

Mais les Prussiens sont de force à se priver de feu au cœur de l'hiver par respect pour une consigne, et le messager, qui les connaissait à fond, jugea prudent de faire un détour.

Au lieu de s'engager dans un des chemins ouverts devant lui, il remonta sur la gauche, où le terrain paraissait plat et nu à perte de vue.

Après trois quarts d'heure d'une marche que l'obligation de se courber rendait très-pénible, les fugitifs virent distinctement une longue élévation qui ressemblait de loin à la courtine d'un ouvrage fortifié.

Roger pensa que ce devait être la route de Pontoise signalée par le messager, et qu'elle traversait la plaine sur un remblai.

Il savait que ce passage était un des plus scabreux de leur expédition nocturne, et il redoubla d'attention.

Il vit bientôt Pierre Bourdier s'arrêter quelques secondes comme pour se recueillir, puis se baisser et s'avancer à pas de loup et presque plié en deux jusqu'au pied du monticule allongé qui formait la chaussée.

Arrivé là, le guide se coucha à plat ventre et se mit à grimper la pente du remblai avec toutes sortes de précautions.

Roger et la jeune fille, qui réglaient leurs mouvements sur les siens, arrivèrent au bas juste au moment où Bourdier atteignait le sommet de la butte.

Il y stationna un instant et il disparut sans se relever, après avoir adressé aux fugitifs un geste de la main qu'ils interprétèrent comme une recommandation de prudence.

Quelle que fût celle de l'officier, il n'hésita pas cependant à se conformer aux conventions arrêtées avant le départ et à imiter le dernier mouvement du messager.

Lui et Régine rampèrent donc côte à côte sur l'escarpement jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au niveau de la route.

De ce point culminant la vue s'étendait au loin, et Roger, continuant à faire comme son brave camarade, inspecta attentivement le terrain.

C'était bien la route, une route naguère impériale, large et macadamisée.

A droite, elle se prolongait indéfiniment, tranchant comme une ligne blanche sur les champs sombres qui s'étendaient à droite et à gauche.

A gauche, au contraire, à une centaine de pas tout au plus du point où il l'avait abordé en se traînant avec Régine, elle était fermée par un obstacle qui la coupait dans toute sa largeur.

L'officier ne reconnut pas tout d'abord la nature de ce barrage, mais, à force de regarder, il crut bien voir qu'il était formé par un abatis d'arbres.

Bientôt, le bruit cadencé d'un pas lourd et régulier vint frapper son oreille.

Il n'y avait plus le moindre doute.

Un malencontreux hasard avait conduit les voyageurs à quelques mètres d'une barricade prussienne, et le bruit perçu par Roger était produit par les talons de bottes de la sentinelle qui se promenait devant ce retranchement.

De Pierre Bourdier, le lieutenant ne voyait plus aucune trace.

On eût dit qu'il s'était évanoui comme un fantôme.

F. DU BOISGOBEY.

(La suite au prochain numéro.)

LA MISÈRE À PARIS

Un rédacteur du *Figaro*, IGNORUS, raconte comme suit une visite qu'il a faite à un hospice de nuit pour les femmes :

Le directeur me dit : " Il fait beau... nous n'aurons pas grand monde, ce soir ! " Un directeur de théâtre ne parlerait pas autrement. En effet, la femme couche dehors tant qu'elle le peut, et nous allons voir tout à l'heure les moyens qu'elle emploie. Je feuillette toujours le registre. " Ah ! me fait tout bas le directeur, en voici une ! " Je regarde—rien ! J'écoute—rien ! Elles entrent sans faire de bruit, ces pauvres—comme des voleuses !

Une figure de femme apparaît au guichet. Costume de cuisinière de bonne maison. Face pâle et maigre—dont le teint rappelle un gant blanc qui a été lavé. " C'est vous, dit le directeur ?—

Oui, monsieur, on m'a renvoyée de la maison où vous m'aviez mise, parce que je ne suis pas assez forte pour faire le service. On ne m'a gardée que douze heures ! J'ai reçu dix francs. J'ai dépensé cinq francs pour une chemise. Pouvez-vous me recevoir, quoique j'aie encore cinq francs ? " La femme du directeur apparaît ; petite, très-intelligente et infiniment active : " C'est, il est vrai, contre le règlement ; mais nous aurons bien de la place, ce soir ; entrez tout de même ! " Je dis à cette femme : " Mais que ferez-vous quand

vous aurez dépensé ces cinq francs ? " Elle me répond avec cet air presque insouciant que donne la lutte trop prolongée et toujours malheureuse contre le Destin : " J'espère que je mourrai bientôt.—Mais pourquoi n'allez-vous pas à l'hospice ?—Parce qu'on m'a refusée, ce matin, en disant que je n'étais pas assez malade ! "

—Donc—trop malade pour vivre... pas assez pour mourir !

* *

Voici une autre femme. La figure s'approche peu à peu du guichet et semble grossir, comme à travers une lentille de verre qu'on approche de l'œil ! Vingt ans. Des yeux d'un bleu d'acier. Un front bas et de lourds cheveux roux—superbes. Costume de demoiselle de magasin. " Pourquoi vous trouvez-vous sans asile ?—J'ai été renvoyée de chez la famille qui me logeait, je suis couturière et je viens du Cher.—Mais pourquoi cette famille... " Elle rougit et abaisse les paupières. Nous comprenons, son état n'est déjà que trop apparent aux témoins de cette scène.

* *

Le silence se fait à nouveau. Mais voici le directeur qui trempe sa plume dans l'encrier. Ce geste m'indique la venue d'une autre femme. Il a, décidément, l'ouïe plus fine que moi. Blonde ! maigre ! Elles sont toutes maigres ! Elle a un chapeau de velours noir, à plume également noire. Elle est vêtue d'une polonaise marron. C'est une institutrice. Elle a vingt-deux ans. A l'heure où je parle, la jeune fille est déjà placée par le comité de l'Œuvre. Elle est trop intelligente pour ne pas me pardonner une indiscretion qui peut profiter à d'autres femmes. Cela lui portera bonheur. De temps en temps, la jeune fille s'approche, en nous parlant, les plis de son corsage, se croisant sur le haut de la poitrine. On aperçoit la peau, blanche et pâle, comme la coque d'un œuf frais ! Cette pudeur exagérée me semblait bien étrange—elle n'était qu'atrocement poignante ! La jeune institutrice, si coquettement vêtue, voulait cacher qu'elle n'avait pas de chemise ! Elle avait vendu sa dernière chemise, 1 fr. 50 !

* *

Une figure de tout petit enfant apparaît au guichet. Avez-vous remarqué que beaucoup de ces petits êtres sont de magnifiques bouffis à la Murillo ? Quelqu'un ange invisible donne sans doute du lait à ces pauvres enfants des mères—*crève de faim*, comme me disait tout à l'heure l'une d'elles. Sa mère est une grosse paysanne. Elle est venue à pied de Versailles, avec son mari. Le mari est à l'hospice de l'hospitalité des hommes. Elle ne sait que faire de son enfant. On n'en veut pas aux Halles, où elle voulait s'engager ! " Avez-vous diné ? " Elle hésite et fait la réponse la plus admirablement menteuse que j'aie jamais entendue : " Oui, monsieur ; mais ma petite, elle, n'a pas mangé ! " Nous ne pouvons nous empêcher de sourire. " C'est bon ! fait le directeur, vous allez dîner, toutes deux ! "

Pendant ce temps, la petite tendait vers nous son museau. Ainsi font les petits chiens qu'ont sur les bras certains marchands ambulants de nos boulevards—quand un client s'approche d'eux ! La petite a trois ans. M. de Villemessant lui eût donné, séance tenante, une vraie dot, en grand seigneur de la charité qu'il était. Et aux protestations de la mère reconnaissante, je le vois dire : " Oh ! la grosse mère, n'allez-vous pas bientôt me laisser tranquille ? "

* *

Moi, je présente simplement à la petite une pièce de cinq francs. Elle la regarde avec un œil vif. On voit qu'elle connaît cela ! Mais elle ne veut pas la prendre—elle s'imagine que ce n'est pas sérieux. Elle me rappelle—comparaison insensée qui me saisit malgré moi—cet ours du Jardin des Plantes qui, voyant tomber un petit enfant dans sa fosse, ne crut pas qu'un pareil festin fût possible—se défia et ne voulut point du repas ! Il fallut

mettre la pièce de cinq francs entre les doigts de la petite !

Le défilé continue. Voici une mère avec son fils. Elle a été chassée par son mari. Le petit est fils légitime. *Rara avis !* Oiseau rare, ici ! Cette autre est une vieille qui rappelle les vieilles ivrognes des rues de Londres. L'ivrognerie—l'unique vice qui ne rapporte rien à qui l'a dans nos Babylones modernes ! Je me souviens d'avoir vu là-bas ces femmes qui tombaient par terre après avoir vidé un grand verre d'eau-de-vie de grain. On eût dit qu'elles s'étaient tiré un coup de pistolet dans la bouche !

Cet autre est une dame—une vraie dame à l'air respectable. Elle salue. Je me lève pour répondre à ce salut. On la questionne. Elle fait signe qu'elle n'entend pas et qu'il faut lui écrire. Alors une conversation s'engage à travers le guichet entre elle et notre plume.

Elle a soixante ans. Elle possède encore l'an dernier un capital de trente mille francs. Il faut voir par quelle série de noires elle l'a perdu ! Alors elle a voulu travailler pour vivre. Elle se croyait habile brodeuse. Elle ne peut gagner que douze sous par jour. " C'était assez, dit-elle, pour me nourrir et m'habiller—mais il fallait payer mon petit cabinet de vingt francs par mois ! " Elle n'a pas pu ! on l'a mise sur le pavé ! Elle parle avec une voix basse, mais douce, un langage élégant.

Ses cheveux blancs font peine à voir. Et sourde ! On dit qu'il n'y a pas ici-bas un abîme sans quelque fleur ! Pourtant, en voici bien un ! allez la voir au 253 et vous verrez qu'elle n'a pas les yeux d'une marionnette inventée ici par moi. Elle vit—et c'est même là son malheur ! Elle aimerait mieux être marionnette !

* *

L'heure s'avance. On va fermer. Ah ! voici la fille rousse du peuple parisien que j'ai vue si souvent. Seize ans. Elle porte un tout petit enfant. C'est son frère ? non—c'est son fils ! Je remets le portrait à mon autre étude. Cette silhouette, au point de vue social, si fantastiquement énorme, prendrait ici trop de place ! Voici la dernière des voyageuses ! Elle est entrée tout effarouchée—comme une hirondelle qui tombe de la cheminée dans une chambre !

Enfin, elle se tient coi. Vingt et un ans. Grande, mince, jolie, mais fumée par la maladie. Elle sort de l'hospice du Vésinet. On voit aussitôt que c'est une honnête fille. J'ai rarement vu une bouche plus enfantine sur un visage de femme. Elle est sortie avant-hier. Elle a couché dehors. En pareil cas, elles couchent—me raconte l'une d'elles—dans les corridors de maisons où la porte est restée ouverte. Il faut parfois marcher pendant trois heures pour trouver ces portes-là ! Elles savent que passé minuit toute femme, assise seule sur un banc, est arrêtée par la police !

Cette jeune fille est une femme de chambre. Elle a eu une discussion avec la cuisinière. Elle est tombée malade. La voilà ici. Elle est d'une timidité excessive. Je regarde ses papiers. Le nom de son maître m'est connu. Je lui ai écrit. Il m'a répondu : " C'est une très-honnête fille qui ne vous a menti en rien ! "

* *

Mais, en ce moment, je ne sais pas encore tout cela. Je la regarde avec curiosité. Je me souviens que la directrice m'a rapporté ce mot qui se trouve fréquemment sur la bouche de ces femmes abandonnées dans la rue : " J'ai peur de passer sur les ponts ! " La Seine aux moires d'argent est, paraît-il, un miroir tentant pour ces jeunes femmes. Malheur à qui s'y regarde ! Si tombées qu'elles soient parfois, elles ont toujours une croyance en Dieu, cachée au fond du cœur—comme une petite médaille sous leur chemise.

Et puis, elles ont toutes un grand effroi de la prostitution, à laquelle elles s'habituent pourtant si vite ! Je n'explique pas—j'expose. Elles regardent avec terreur, dans les carrefours, les ombres solitaires, reflétées sur les murs et ambulantes—que la lumière du gaz, fouettée par le vent, courbe, fait s'allonger et grimacer !

Celle-ci est des plus honnêtes. Les yeux sont doux et bien fatigués—mais, tels qu'ils sont, jeunes et vivants. Mme Musard, morte l'autre jour, eut, l'an dernier, donné pour avoir ces yeux ses quinze cent mille francs de diamants !

La robe de la jeune fille est comme collée sur son corps. On dirait qu'elle a été mouillée—qu'elle a séché ainsi !...

Je lui dis : " On s'occupe de vous, je vous promets une bonne place (en effet, une de nos lectrices veut-elle pour femme de chambre de cette levrette perdue ?). Dormez, cette nuit, bien tranquille. " La directrice me dit plus tard : " La pauvre petite est maintenant heureuse... comme une reine !... " Comme une reine !... J'ai parlé d'une reine—l'autre mercredi !

RENAN RAPPELANT SES IMPRESSIONS DE COLLEGE

Ces dignes prêtres ont été mes premiers précepteurs spirituels, et je leur dois ce qu'il peut y avoir de bon en moi. Toute parole d'eux me semblait un oracle. J'avais un tel respect pour mes maîtres, que je n'eus jamais un doute sur ce qu'ils me dirent, avant l'âge de seize ans, quand je vins à Paris. J'ai eu depuis des maîtres autrement brillants et sagaces ; je n'en ai pas connu de plus vénérables, et voilà ce qui cause souvent des dissidences entre moi et quelques-uns de mes amis. J'ai eu le bonheur de connaître la vertu absolue ; je sais ce que c'est que la foi, et, bien que plus tard j'ai reconnu qu'une grande part d'ironie a été cachée par le séducteur suprême dans nos plus saintes illusions, j'ai gardé de ce vieux temps de précieuses expériences. Au fond, je sens que ma vie est toujours gouvernée par une foi que je n'ai plus. La foi à cela de particulier que, disparue, elle agit encore. La grâce survit par l'habitude au sentiment vivant qu'on en a eu. On continue de faire machinalement ce qu'on faisait d'abord en esprit et en vérité. Après qu'Orphée, ayant perdu son idéal, eut été mis en pièces par les Ménades, sa lyre ne savait toujours dire qu'Eurydice, Eurydice.

La règle des mœurs était le point sur lequel ces bons prêtres insistaient le plus, et ils en avaient le droit par leur conduite irréprochable. Leurs sermons sur ce sujet me faisaient une impression profonde qui a suffi à me rendre chaste durant toute ma jeunesse. Ces prédications avaient quelque chose de solennel qui m'étonnait. Les traits s'en sont empreints si profondément dans mon cerveau, que je ne me les rappelle pas sans une sorte de terreur. Tantôt c'était l'exemple de Jonathas mourant pour avoir mangé un peu de miel : *Gustans gustavi paululum mellis, et ecce morior*. Cela me faisait faire des réflexions sans fin. Qu'était-ce que ce peu de miel qui fait mourir ? Le prédicateur se gardait de le dire, et accentuait son effet par ces mots mystérieux : *Tetigisse, periisse*, dits d'un ton profond et larmoyant. D'autres fois, le texte était ce passage de Jérémie : *Mors ascendit per fenestras*, qui m'intriguait encore beaucoup plus. Cette mort qui monte par les fenêtres, ces ailes de papillon que l'on souille dès qu'on les touche, qu'est-ce que cela pouvait être ? Le prédicateur disait ces mots le front plissé, le regard au ciel.

Mon enfance s'écoulait dans cette grande école de foi et de respect. La liberté où tant d'étourdis se trouvent portés du premier bond fut pour moi une acquisition lente. Je n'arrivai au point d'émancipation que le gamin de Paris atteint sans effort, qu'après avoir traversé Gesenius et toute l'exégèse allemande. Il me fallut dix années de méditation et de travail acharnés pour voir que mes maîtres n'étaient pas infallibles. Le plus grand chagrin de ma vie a été, en entrant dans cette nouvelle voie, de contrister ces maîtres vénérés...

E. RENAN.

15 mars 1876.